Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

7 | 2019

Littérature et cuisine

De la politique à table : Jules Maigret et Fabio Montale

Pierre Popovic

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elfe/559>

DOI : 10.4000/elfe.559

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Pierre Popovic, « De la politique à table : Jules Maigret et Fabio Montale », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 7 | 2019, mis en ligne le 01 avril 2019, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/559> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.559>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

De la politique à table : Jules Maigret et Fabio Montale

Pierre Popovic

- ¹ Puisque Balzac faisait mine de s'étonner de ne jamais voir manger les héros de Chateaubriand (« Mange-t-on dans *René*¹ ? »), il est raisonnable de penser qu'il aurait été très content du roman policier moderne et contemporain. Un spectre glouton hante en effet ce dernier, celui de l'enquêteur mangeant. Qu'il mange, cet enquêteur, n'était pourtant pas inscrit dans son ADN. L'un de ses grands-parents des plus notoires, l'inspecteur Javert, est par exemple renommé pour avoir eu le palais chiche. Être « stoïque, sérieux, austère », il mène « une vie de privations » où dominent « l'isolement, l'abnégation, la chasteté » et d'où est exclue toute « distraction ». Ses actes font volontiers de lui un loup, un dogue, un fauve, mais il n'a pour ses proies que le dédain des dieux envers des faibles qu'ils n'ont aucune gloire à soumettre, que le détachement du chat pour la souris qui agonise petitement à portée de sa patte, que le mépris du dandy pour le commerce des goûts². Javert aime en avoir sous la dent, mais s'en voudrait de croquer lui-même, laissant ce plaisir trivial à ses inférieurs hiérarchiques. S'il faut chercher qui mange et qui, souvent, déguste, au propre comme au figuré, dans *Les Misérables*, alors c'est du côté du plus « pauvre, mais honnête » d'entre eux qu'il convient de braquer le regard, Jean Valjean. Les premiers livres du roman indiquent que celui-ci connaît quatre types de repas : la soupe au choux déprotéinée³ de la misère rurale ; la pitance du bagné⁴ ; l'« excellent dîner » auquel l'aubergiste de la Croix-de-Colbas refuse de l'admettre dès lors qu'il est un forçat libéré, dîner composé d'« une marmotte grasse, flanquée de perdrix blanches et de coqs de bruyère, [qui] tournait sur une longue broche devant le feu [tandis que] sur les fourneaux cuisaient deux grosses carpes du lac de Lauzet et une truite du lac d'Alloz » ; la table de M. Myriel enfin, bien plus catholique : « une soupe faite avec de l'eau, de l'huile, du pain et du sel, un peu de lard, un morceau de viande de mouton, des figues, un fromage frais et un gros pain de seigle. Elle [madame Magloire] avait d'elle-même ajouté à l'ordinaire de M. l'Évêque une bouteille de vieux vin de Mauves⁵. » La soupe de base, le rata boueux, le bon gueuleton, le repas simple, équilibré avant la lettre, rien de cela ne conviendrait à Javert, dont le rôle est de veiller à ce que la hiérarchie des menus

reste en phase avec le classement social des individus. Dans les catégories de l'imaginaire social au XIX^e siècle, les quatre menus précités correspondent à ces quatre figures : le bon pauvre, le mauvais pauvre, le bourgeois et le prêtre.

- 2 Mais tout change par la suite – il faudrait une étude différente de celle-ci pour retracer la généalogie de cette figure de l'enquêteur mangeant – et l'ascétisme frugal du pisteur de Valjean n'a guère aujourd'hui de descendant. Maints et maints enquêteurs modernes et contemporains ont une relation personnelle, voire intime, avec la nourriture, et non contents de cela, ont très souvent des prétentions gastronomiques. Nombre d'entre eux connaissent les bonnes et moins bonnes tables et les comparent de la même façon qu'ils évaluent les façons d'apprêter tel ou tel plat. Ils ont tous leurs habitudes. D'aucuns cuisinent eux-mêmes, doublant leur talent de fouilleur de société de celui d'artiste culinaire, d'autres chérissent des parent(e)s, des ami(e)s ou un(e) partenaire amoureux(euse), capables de leur préparer leurs mets de prédilection. Or, dans leur développement narratif et sémiotique, les meilleurs romans associent soit ostensiblement soit de façon plus allusive les capacités de découverte et de déduction de leur héros à l'action de manger. La pratique prandiale n'est en effet pas une chose extérieure, qui servirait simplement à installer un décor de circonstance ou à planter un trait pittoresque de personnalité, comme cela est le cas dans des textes de moindre qualité. Elle est consubstantielle au complexe de valeurs, d'idées et de pulsions mis en place dans l'élaboration du personnage de l'enquêteur et peut – à l'instar de l'ivresse dans diverses représentations narratives antérieures du poète ou du prophète par exemple – jouer un rôle d'adjuvant dans la diégèse du texte. Dans la littérature récente, parmi les spécimens correspondant à ce profil figurent le Commissaire Guido Brunetti de Donna Leon (cuisine vénitienne) ; la lignée des Savoisy de Michèle Barrière (ce sont des cuisiniers qui, depuis le Moyen Âge et de siècle en siècle, mènent des enquêtes qui permettent d'explorer les mœurs culinaires) ; les enquêtes de Nicolas Le Floch (polars historiques qui se passent dans le troisième quart du XVIII^e siècle) écrites par Jean-François Parot ; les romans d'Arnaldur Indridason, auteur islandais, dont l'enquêteur Erlendur Sveinsson est friand de raie faisandée à la graisse de mouton fondue accompagnée d'une tranche de pain beurrée (une collègue d'Erlendur dit qu'il s'en dégage une odeur qui est un mélange de moisissure et d'urine). Il y a aussi, au Québec, l'enquêtrice Maud Graham créée par Christine Brouillet ou les *Chroniques médiévales de Gervais d'Anceny* de Maryse Rouy, laquelle met en scène un oblat qui résout des crimes ici et là et qui profite de ses déplacements pour découvrir des façons diverses de cuisiner⁶. Il faut noter que la figure de l'enquêteur gourmet a son envers dialectique (l'enquêteur indifférent à ce qu'il mange). Le meilleur exemple est sans doute celui de Walt Longmire, le shérif du Wyoming des romans de Craig Johnson⁷, qui prend toujours « Le menu habituel » dans son restaurant, habituel lui aussi. Or, si ce menu change au gré des humeurs de la patronne, la préparation des mets, elle, est invariable. Qu'il s'agisse d'une omelette ou d'un hamburger, les aliments sont invariablement frits dans de la graisse de bacon, ce qui explique sans doute que Walt ne fasse pas la différence entre hier, aujourd'hui et demain. Sur le plan du sens, il faut comprendre que le point commun entre la graisse de bacon et le crime, c'est que l'un et l'autre donnent le même goût à ce qui se mange ou à ce qui se passe, que ce soit hier, aujourd'hui ou demain.
- 3 L'étude qui suit a pour objet deux enquêteurs qui s'attablent volontiers : Jules Maigret et Fabio Montale, respectivement créés par Georges Simenon et Jean-Claude Izzo. Ils

ont des statuts très différents. Le premier, Maigret, est inspecteur à la brigade judiciaire de Paris. Le second, Montale, est de Marseille et vit dans une calanque à côté de la ville : c'est un ancien policier qui, quoique révoqué, effectue encore des enquêtes à la demande de gens qui le connaissent et qui se trouvent plongés malgré eux dans des affaires violentes. Le corpus choisi vise deux périodes : les années gaulliennes pour Maigret (1958-1970), avec des romans comme *Maigret et le voleur paresseux* (1961), *L'Ami d'enfance de Maigret* (1968) et *La Folle de Maigret* (1970) ; la fin du XX^e siècle (1990-2000) pour le héros de Jean-Claude Izzo, dont les trois romans *Total Cheops*, *Chourmo* et *Solea* qui composent *La trilogie Montale* paraissent respectivement en 1995, 1996 et 1998. Située sur le terrain de la sociocritique des textes, l'analyse montre que les passages à table des deux enquêteurs ont une fonction et un rayonnement sémiotique interne aux romans dans lesquels se lit la façon dont ils entrent en débat avec des récits historiques et des questions politiques propres à l'imaginaire social⁸ spécifique des deux périodes considérées.

Jules Maigret

- 4 Il est sept situations⁹, où Jules Maigret apparaît dans une de ses actions préférées : manger. 1. *Situation sandwich* : Maigret est au travail, il n'a pas le temps. Il vient par exemple d'interrompre un long interrogatoire, il mange un sandwich sur le pouce, mais ce ne sont pas des sandwiches SNCF comme les chantera plus tard Renaud, ce sont des sandwiches qu'il fait venir de la Brasserie Dauphine ; 2. *Situation Dauphine* : Maigret travaille, sa journée est organisée, il va déjeuner à la Brasserie Dauphine, près du Quai des orfèvres, seul ou avec des collaborateurs ; 3. *Situation Quartier* : l'enquête amène Maigret à se rendre dans divers quartiers parisiens, il mange alors à la fortune du pot dans un restaurant du coin et se rabat volontiers sur le plat du jour ; 4. *Situation Région* : quelques affaires le conduisent à travailler parfois en dehors de Paris, Maigret dîne alors en ville et se fait un point d'honneur de célébrer les cuisines locales ; 5. *Situation Sortie Conjugale* : Maigret est en congé, auquel cas il lui arrive d'emmener Madame Maigret, Louise de son prénom, au restaurant, ce qui est généralement la première étape d'un plan de (re)conquête vespérale ; 6. *Situation Amitiés* : les Maigret reçoivent les Pardon, et réciproquement, les deux couples se fréquentent volontiers (M. Pardon est le médecin de famille des Maigret), Mme Maigret et Mme Pardon rivalisent amicalement de prouesse aux fourneaux et s'échangent des recettes, des trucs, des trouvailles ; 7. *Situation Louise* : Madame Maigret prépare à son Jules ses plats préférés, récompense première du retour du guerrier en son foyer. Ces sept situations peuvent se classer en deux groupes : les quatre premières concernent la sphère publique, les trois dernières la sphère intime. Dans celle-ci, Maigret a bien des points communs avec Charles de Gaulle, dont celui d'avoir trouvé en Louise sa bonne Yvonne. Elle aussi mariée à un grand homme à qui la patrie est reconnaissante, puisqu'il est devenu le « policier le plus célèbre de France », Louise prépare le café avant son réveil et le lui apporte volontiers au lit. Comme nombre d'enquêteurs, Maigret boit des litres de café, lequel, c'est bien connu, active les neurones et favoriserait en conséquence les raisonnements vifs et les déductions subtiles. Plus tard dans la journée, « Au déjeuner ou au dîner, madame Maigret prépare pour son mari l'un de ses plats préférés : le fricandeau à l'oseille, la choucroute avec le petit salé, le coq au vin, le foie de veau [à la bourgeoise], le homard [à la] mayonnaise, le rôti de bœuf, la blanquette de veau qu'il aime crémeuse, un ragoût d'agneau mijoté et même des escargots [alors qu'elle-même les déteste]¹⁰. »

Épouse et femme au foyer « modèle », le personnage de Louise est en parfaite conformité avec les représentations les plus conservatrices de la distribution traditionnelle des rôles sociaux qui prévalent en conjoncture et à l'Élysée.

- 5 *Maigret et le voleur paresseux* raconte l'histoire d'Honoré Cuendet, lequel est considéré par Maigret lui-même comme « le plus tranquille des cambrioleurs ». Tranquille ? Oui, mais aussi cartésien. L'addition de ces deux caractéristiques ne peut que plaire à l'inspecteur. Cuendet ne vole pas tout le temps. Il ne vit pas pour voler, mais vole pour vivre. Très organisé, méthodique, il analyse longuement les pratiques et les habitudes de ses futures victimes avant de passer à l'acte. Prévoyant, il ne dépense jamais tout ce qu'il a raflé en sorte que, au fil des larcins, il a accumulé un petit butin qu'il conserve dans une petite valise. Malgré ce côté « pépère », pour employer un adjectif d'époque, il va néanmoins être tué parce qu'il a mis le doigt sans le savoir dans un petit milieu où se déroule une guerre de pouvoir et d'héritage, la famille Wilton. Une scène du roman met en exergue l'articulation de la sphère intime et de la sphère publique. Alors qu'il savoure le bon petit plat que son Alsacienne (d'origine) lui a mitonné, Maigret lui parle de « l'andouillette de midi, [prise] dans le bistrot du quartier Saint-Antoine » et lui rappelle qu'ils « avaient souvent fréquenté ensemble ce genre de restaurants-là, autrefois plus nombreux. » C'est dans les auberges fréquentées par les rouliers que l'on mange le mieux, dit une maxime citée par le narrateur des *Misérables*. Le plus célèbre policier de France reconduit le jugement : « Typiques de Paris, on en trouvait presque dans chaque rue et on les appelait des restaurants de chauffeurs. Au fond, si on y mangeait si bien, c'est que les patrons venaient tous de leur province. Auvergnats, Bretons, Normands, Bourguignons et qu'ils avaient gardé, non seulement les traditions de chez eux, mais des contacts, faisant venir de leur pays jambons et charcuterie, parfois même le pain de campagne¹¹. » Le manger lisse l'opposition entre Paris et la Province, laquelle est une hyperbole de la séparation de l'intime et du public. Le roman établit ainsi une continuité entre ces deux espaces à la fois sociaux et mentaux. C'est avec constance qu'il remplit cette fonction de jonction. Quand ils vont au restaurant, Mme Maigret a toujours une inquiétude : « Est-ce que c'est meilleur qu'à la maison ? », ce à quoi Jules répond systématiquement que non, ce qui n'empêche ni de retourner au restaurant ni de reproduire le même jeu de question/réponse, en sorte que les deux lieux restent unis à la fois par l'acte de sustentation et par une redondance langagière qui fait partie du *code-switching* du couple. Ces établissements d'un trait d'union entre espace privé et espace public, entre l'époux et l'épouse, entre une question et sa réponse, entre la province et la capitale, ces dualités se nourrissant en cascade l'une de l'autre, restaurent sur le plan de l'espace, de l'affection et du langage une fracture qui, dans l'imaginaire social conjoncturel, est en train de se produire sur le plan de l'histoire et du temps. Cette fracture, dont le crime et l'évolution de ses modes de réalisation sont indiciels, est lisible dans de nombreuses séquences du texte. Maigret n'a normalement plus le droit d'enquêter sur un cambrioleur comme Cuendet. À sa femme qui le questionne sur son enquête en cours, il répond : « Tu oublies qu'officiellement je ne m'occupe en ce moment que des hold-up. Ça c'est plus grave, car ça menace les banques, les compagnies d'assurances, les grosses affaires¹². » Ailleurs, il déclare à Pardon, « le docteur de la rue Popincourt » et son ami : « Les gens se figurent [...] que nous sommes là pour découvrir et obtenir leurs aveux [ceux des fauteurs de crimes]. C'est encore une de ces idées fausses comme il y en a tant en circulation et auxquelles on s'habitue si bien que personne ne songe à vérifier. En réalité, notre rôle principal est de protéger l'État, d'abord, le gouvernement, quel qu'il soit, les

institutions, ensuite la monnaie et les biens publics, ceux des particuliers et enfin, tout à la fin, la vie des individus¹³... » Ces deux dernières citations signalent que le monde alentour est en état de tension, soumis à des forces de dispersion et de division que la police ne peut annihiler, mais qu'elle doit contenir. Elle joue à leur égard un rôle de protection.

- 6 Mais les scènes de repas, quelle que soit la situation à laquelle chacune d'elles se rattache, attestent qu'une autre mission lui échoit, celle d'entretenir un lien entre les individus dans le cadre national qui est celui des *Maigret*. Louise, par exemple, fait ses emplettes alimentaires chez des commerçants différents, même s'ils vendent les mêmes produits. Ce détail apparent a valeur de métonymie ou de synecdoque : il déplace en effet vers une citoyenne une exigence nécessaire à l'institution supérieure qui la contient, la nation. Par son action, elle contribue en effet à ce que tout le monde vive, comme dit l'adage solidariste. En termes moins proverbiaux, elle assure à sa mesure une régulation harmonieuse de la circulation des ressources et de l'argent, et participe activement à la maintenance du tissu urbain¹⁴. Dans un autre registre mais en restant sur le même thème, il faut noter que, quel que soit le type de repas, le personnage de l'inspecteur garde une même attitude. Par ses pensées, ses ruminations ou ses échanges avec des collègues, des gens, ses amis ou sa compagne, il continue à enquêter en mangeant, liant les choses et les événements comme une sauce un plat. Une scène tirée de *L'Ami d'enfance de Maigret* montre bien cette double macération, de la nourriture et de la pensée. Au moment où elle est décrite, Maigret a colligé des éléments qui sont comme les pièces d'un puzzle, mais il ne parvient pas à les ordonner et à les imbriquer les uns dans les autres. S'il en est ainsi, c'est parce que ce Florentin, dont il a accepté de s'occuper parce qu'il était l'un de ses anciens condisciples au Lycée Banville de Moulins et même le « rigolo de la classe », est un personnage un peu particulier. Florentin, « homme à femmes », est venu le trouver pour une chose délicate : il était présent, caché dans une penderie, le jour où son amante du moment a été tuée. Or, l'enquête patauge du fait des cachotteries et des silences de ce vieux copain d'école. Ce dernier est resté gondolant, mais l'arme principale de son humour, sinon désormais la seule, est qu'il ment comme un arracheur de dents, entre autres par omission. En effet, il n'a pas dit à Maigret qu'il n'était pas le seul amant de la dame ni qu'ils étaient quatre à entretenir cette courtisane petite bourgeoise. Le commissaire découvrira que ce n'est pas Florentin l'assassin, mais qu'il n'est pas tout blanc non plus dans cette affaire, puisqu'il est parti avec les économies de la défunte après sa mort. En attendant d'y parvenir, l'enquête patine, et si bien que Maigret oublie l'heure qu'il est :

Pour ne plus y penser, il passa le reste de la matinée à parcourir les dossiers en souffrance et s'enfonça si bien dans son travail qu'il fut surpris de voir qu'il était une heure moins dix.

Il préféra téléphoner boulevard Richard-Lenoir qu'il ne rentrerait pas déjeuner, se rendit à la *Brasserie Dauphine* et prit place dans son coin. Plusieurs de ses collaborateurs étaient au bar. Il y en avait aussi de la *Mondaine* et des Renseignements Généraux.

— Nous avons de la blanquette de veau... vint lui annoncer le patron, ça ira ?...

— Parfaitement...

— Une carafe de mon petit rosé ?

Il mangea lentement, dans la rumeur des conversations que ponctuait parfois un éclat de rire. Puis il traîna à prendre son café accompagné du petit verre de calvados que le patron lui offrait invariablement¹⁵.

- 7 La rumeur du lieu joue ici un rôle inspirateur. Elle met l'enquêteur en état de demi veille, crée un fond, exactement comme un fond blanc ou brun, duquel se détachent des éléments de l'enquête en cours sans qu'ils soient séquencés comme ils peuvent l'être dans les rapports qu'il reçoit de ses collaborateurs. Dans ces instants-là, Maigret tient du bœuf et du percolateur. Du bœuf, parce qu'il rumine. Du percolateur, parce que, libéré d'un corps qui est accaparé par les plaisirs de la table, son esprit exerce une pression sourde sur les mots, les faits, les idées, les hypothèses qui traînent dans sa mémoire récente. En l'occurrence, le repas a son sens anthropologique fondamental : pour qu'il soit, il a fallu transformer en énergie et en pouvoir vital des êtres vivants, végétaux ou animaux, qui ont été tués et qui, quelquefois, sont en état de proche décomposition. Sur un mode moins violent, la rumination et la percolation du commissaire ont le même pouvoir de transformation et, le plus souvent, il semble qu'il a résolu une partie de l'énigme au bout de son inévitable digestif. S'il y parvient, c'est aussi parce que le restaurant lui est un lieu insulaire, une île qui fait partie de l'archipel de la ville. Elle est à la fois à l'écart et au milieu de Paris, de la même manière que le mangeur est à la fois à ce qu'il fait et à ce qu'il pense. L'atmosphère ouatée qui entoure le repas crée ces décalages et permet à Maigret de penser autrement ce qui s'est dit dans les interrogatoires et ce qui est écrit dans les rapports.
- 8 Que *manger* soit ainsi l'équivalent de *comprendre* se perçoit aussi dans la diffusion des mots qui renvoient à l'acte de se nourrir sur l'ensemble de la société et de la langue du roman. Par la voix du narrateur, une isotopie « manger » s'épand de cette manière sur les textes :
- Encore une qui avait, maintes fois, passé des heures entières dans le bureau de Maigret. À présent, elle approchait de la cinquantaine, mais c'était encore une créature *appétissante*, bien *en chair*, haute en couleur, au langage vert et pittoresque¹⁶.
- Pour autant qu'il en pouvait juger, la femme était petite, boulotte et douce, une de ces femmes qui font penser à des *plats mijotés*, à des *confitures* amoureusement mises en pot¹⁷.
- 9 Une érotisation insistante, libérant volontiers maintes connotations machistes quand elle porte sur des sujets féminins, escorte souvent cette isotopie. Celle-ci peut cependant être moins lourde et essaimer dans toutes sortes de séquences romanesques. Ici une femme a « une robe vert épinard¹⁸ », là une femme qui entre dans son bureau dit à Maigret tout de go qu'elle l'aurait cru beaucoup plus gros¹⁹. Les petites vieilles ont presque toujours un cabas à provisions à la main et, si un jeune homme s'avère volatile en amour, il n'est pas exclu qu'il s'appelle « le fils Caille²⁰ ». Cette migration des signes référant directement ou allusivement au lexique nutritif suggère que la société elle-même est compréhensible et doit le rester. Maigret est celui qui veille à ce qu'elle reste ordonnée et bien dans son assiette.

Fabio Montale

- 10 Les romans de La trilogie Montale²¹ de Jean-Claude Izzo peuvent être lus comme l'exploration toujours recommencée et désolée d'une impossibilité. Si Marseille, dans cette œuvre, est en partie conforme à d'autres villes littéraires modernes, c'est-à-dire monstrueuse, squattée par le mal et le crime, pleine de bruits et de fureurs, elle suscite néanmoins une désespérance particulière en raison du fait que la source du mal et du crime n'est jamais une et simple. Jamais Fabio Montale ne pourra venir à bout de

l'entrelacement de vipères qui traverse la ville, de cette calamité multiple. Où qu'il regarde, il voit que le mérite est gangrené par la corruption, la vérité par le mensonge, l'amour par la vénalité, le talent par la médiocrité, la beauté par la banalité, la volupté par la mort. Montale, qui n'a échappé à l'aspiration du mal que de justesse durant sa jeunesse et qui ne cesse d'être ramené par le destin à cet épisode d'autrefois, ne parviendra jamais à venir à bout de ce désastre total. Jamais tel un nouveau Rastignac il ne figurera sur un lieu élevé, à Notre-Dame de la Garde par exemple, d'où il pourrait avoir une vue panoramique et dominer du regard la ville. Jamais tel un justicier vainqueur il ne la verra rendue au droit, au bien, à l'amour et à la vertu. Il gagne parfois des batailles, mais jamais la guerre. Néanmoins il a tant Marseille à cœur qu'il retourne à tout coup au combat chaque fois que le hasard et la nécessité frappent à sa porte. La coalescence du devoir héroïque et de la prévisibilité de l'échec est cristallisée à la mode de la plus noble tradition lyrique : il ne cesse d'être ravagé par le malheur d'amour. Le beau Fabio, ex-flic défroqué par dégoût des ripoux et de la mentalité de ses anciens collègues, séducteur perpétuellement séduit, amateur de bon vin, de bonne musique et de bonne cuisine, ne parvient pas à former un nouveau couple, qui serait la version contemporaine du couple mythique de Gyptis et Protis, lequel est au centre du récit de fondation de la ville.

- 11 La trilogie Fabio Montale dit et redit et redit encore cette impossibilité jusqu'au vertige et jusqu'à la mort du héros. Ni avec Lole, le grand amour de jeunesse et de toujours dans *Total Kheops*, ni avec Babette dans *Solea*, ni avec Gélou dans *Chourmo*²², ni avec d'autres dames de qualité, Fabio ne pourra construire une union durable. Ses moments de refuge, la nuit, sur son petit bateau, près de la calanque où il habite, sont tout ce qui lui reste de l'héritage mythique de Protis qui, lui, avait traversé la Méditerranée pour aboutir sur le site de la future Marseille où Nann, le roi des Ségobriges, allait lui donner sa fille Gyptis en mariage après que celle-ci lui eut indiqué qu'elle avait choisi le marin phénicien plutôt que l'un de ses prétendants gaulois. Montale ne peut en conséquence refonder la ville. Il lutte contre des forces trop grandes. Les romans d'Izzo vont très loin dans la désolation, car il n'y a pas que la vie sentimentale du héros qui n'a pas de suite. La trilogie comprend aussi des couples de jeunes gens, amoureux l'un de l'autre en toute innocence, que l'effrayante addiction marseillaise au mal broie avec une violence inouïe. Le meurtre des deux jeunes amants, Guitou, fils de la cousine de Fabio, et Naïma, fille de la famille Hamoudi, en constitue sans doute l'exemple le plus fort, dans *Chourmo*. Guitou et Naïma meurent parce qu'ils se trouvent par le plus grand hasard au milieu d'une saumâtre affaire de truanderie dans laquelle ont trempé des membres de la Mafia impliqués dans de vastes projets immobiliers de la Ville dirigés par des responsables douteux, des membres des milieux islamistes intégristes, des extrémistes fascisants divers, sans omettre quelques gardiens de l'ordre peu regardants, les uns et les autres trouvant ici ou là des alliances circonstanciées à l'occasion de trafics illicites, qu'il s'agisse de trafics d'influences ou de stupéfiants. Cette infinie « saloperie du monde », Fabio Montale n'arrive à la supporter qu'en vidant force bouteilles, entre autres de Lagavulin, et en se repliant hors ville, dans sa calanque des Goudes.
- 12 Mais l'impossibilité de retrouver une harmonie entre la terre et la mer, entre le commerce et l'industrie, entre l'individu et le collectif, l'impossibilité de redonner à la société marseillaise un projet qui la transcende en privilégiant le partage, l'accord entre les groupes, la justice sociale, le multiculturalisme urbain, l'impossibilité de renouer avec tout ce que symbolise l'amour de Gyptis et Protis ne sont pas données

pour complètes dans La trilogie Montale. D'une part, le héros se bat encore et toujours, parvient à sauver ici et là ce qui peut encore l'être. D'autre part, malgré la menace constante qui plane sur lui, l'idéal ancestral de la cité continue à s'incarner dans des relations interindividuelles précieuses, dans des couples qui se forment, dussent-ils ne pas durer, dans des pratiques sociales particulières, dans des moments de communion avec la nature qui entoure la ville, dans des arts comme la musique ou la poésie, et... dans la cuisine.

- 13 Entre la ville et l'art culinaire made in Marseille tel que le conçoit Fabio Montale, le texte établit un très fort rapport d'analogie, voire une entière consubstantialité, ainsi que le montre ce passage :

Moi, quand je mange, j'aime sentir Marseille vibrer sous ma langue. Sauvage et vulgaire, comme peuvent l'être un loup, un sar ou des rougets grillés au fenouil et simplement arrosés d'un filet d'huile d'olive, comme chez Paul ou à l'Oursin [...]. Les restaurants où j'ai plaisir à traîner sont rarement mentionnés dans les guides. [...] Qu'importe. Les gens que l'on peut croiser dans certains lieux ne sont pas forcément ceux que j'ai envie de côtoyer. Ils n'apprécient d'ailleurs que modérément aïoli, bouillabaisse ou anchoïade. [...] Ce n'est pas un hasard si j'évoque ces plats. La cuisine marseillaise a toujours reposé sur l'art d'accommoder poissons et légumes dédaignés par sa riche bourgeoisie. [...] La bouillabaisse est née ainsi²³.

- 14 La composition des repas, le choix des mets, la façon de les apprêter, la manière de les servir, tout est rapporté à une authenticité de la cité phocéenne dont le héros est à la fois, avec ceux qui partagent ses goûts et sa relation hédoniste à la vie et à la ville, l'héritier, le garant, le protecteur et l'un des (derniers ?) transmetteurs, quelque marginal qu'il soit. Aux antipodes de cette identité qui mêlent organicité naturelle (« Sauvage »), simplicité populaire (« vulgaire »), épicurisme militant (« où j'ai plaisir à traîner »), longue durée (« a toujours reposé ») et savoir culturel (la cuisine marseillaise repose sur un art), figurent la « riche bourgeoisie », « les guides [touristiques ou gastronomiques] » et « ces gens que l'on peut croiser dans certains lieux », autrement dit : tout ce qui relève des élites sociales et mondaines de la ville et tout ce qui est prêt à sacrifier la ville et son ethos pour célébrer le veau d'or néocapitaliste.
- 15 La reconnaissance de cette aura marseillaise se fonde aussi sur une connaissance intime de la ville. À l'instar des héros traditionnels du roman populaire, Montale dispose d'un savoir encyclopédique, en l'occurrence urbain. Il connaît les bons et les mauvais coins, il a ses bars et ses restos, il sait les points de vue fascinants, les raccourcis, la topographie, les virages dangereux, les odonymes, les vibrations de chaque quartier. Une identité basée sur une valorisation de l'authentique avec de surcroît un appui sur un tuf naturel (la beauté antique de la rade et celle des calanques par exemple) court le risque d'être monologique et politiquement réactionnaire. Ce n'est pas le cas. Dans la logique des textes, il n'y a aucun retour au passé qui soit valorisé comme tel ni aucune exaltation d'une pureté originelle. D'une part il s'agit de combattre le mal social présent en adaptant au monde contemporain des valeurs de solidarité et de générosité présentes dans le légendaire de la ville. D'autre part, c'est le multiple, le mélange, le composé, l'hétérogène, le divers qui définit l'être marseillais, et cela dès toujours. La cuisine marseillaise, par son « art », accompagne ce projet. Elle unit la terre et la mer (« accommoder poissons et légumes »), marie la Toscane et la Provence et l'olive et le vin :

Nous avons mangé le farci, réchauffé, et sur lequel j'avais mis un filet d'huile d'olive. J'ouvris une bouteille de *Terrane*, un rouge de Toscane, que je gardais pour une grande occasion. Souvenir d'un voyage à Volterra avec Rosa. Je racontai à Lole

tous les événements. Dans leurs détails. Comme on disperse les cendres d'un défunt.
Et que le vent emportera²⁴.

et rassemble l'orient et la pêche locale en saupoudrant par exemple du safran sur ses matelotes. Que Montale vante les vins de Provence parce qu'ils s'améliorent sans cesse, qu'il craque devant l'anchoïade de Fonfon et d'Honorine qui tiennent un petit établissement non loin du lieu où il vit et qui lui sont un peu une famille de substitution (ils lui font d'ailleurs de la « cuisine familiale »), qu'il adule les petits « farcis » fabriqués à la phocéenne²⁵, qu'il remercie le ciel vide et la mer complice de la beauté des loups et des daurades qu'il a pêchés, tout cela garde l'utopie multiculturelle précitée vivante, ce que soulignent les préférences musicales du héros (jazz, musiques latines et sud-américaines, mélodies lointaines). Cette ouverture culinaire et culturaliste a pour effet que Marseille ne forme pas un singleton hermétique. Son cas est exemplaire du devenir des villes dans des sociétés contemporaines où règnent un ordre économique sans aucun souci d'un partage équitable des richesses, où montent en force des formes mafieuses de violence sociale, le racisme, l'indifférentisme et l'intolérance. En ce sens, l'aïoli des bords de la Canebière est tout aussi universel que devrait l'être le bortsch russe, le bekbouka tunisien ou le haggis écossais. S'il devenait un objet de chauvinisme, alors la vocation multiculturelle de la cité serait trahie. Dans la phrase « Moi, quand je mange, j'aime sentir Marseille vibrer sous ma langue », la répétition de « Moi », « je », « j' » et « ma » indique que le sujet réside entièrement dans la sensation que lui procure la ville nourricière. L'expression « vibrer sous ma langue » est remarquablement polysémique. Au plaisir gustatif s'ajoutent une dimension linguistique, comme si les noms des aliments résonnaient en bouche, et une dimension érotique, comme si l'acte tenait d'un baiser.

- 16 Tant dans les *Maigret* des années 1958-1970 que dans *La Trilogie Fabio Montale*, l'élaboration du personnage de l'enquêteur mangeant est en phase avec des enjeux sociopolitiques sémiotisés dans l'imaginaire social qui les entoure. Dans les fictions de Jean-Claude Izzo, les scènes prandiales font partie d'un projet qui supposerait l'actualisation dynamique d'une axiologie — multiculturalisme, ouverture sur le monde, hospitalité, culturalité, tolérance, harmonie écologique, universalité — présente dans l'histoire mythique de Marseille. Ce projet appelle une refondation de la ville, laquelle supposerait l'émergence d'un nouveau récit collectif, capable de s'opposer à des forces très puissantes qui imposent leur propre récit idéologique. La principale d'entre elles est le néolibéralisme, lequel n'envisage le sort de la ville qu'en fonction de critères de rentabilité. Diverses mafias ont adopté les mêmes critères, mais en usant d'autres méthodes. Des groupes ouvertement racistes (Front national²⁶) ou intolérants (groupes religieux fanatiques) complètent le tableau. Leur domination est si forte que l'idéal incarné par Fabio Montale ne peut triompher. Il survit néanmoins, et parfois là où nul ne l'attendrait, par exemple dans la cuisine marseillaise. Dans les polars de Georges Simenon considérés, les scènes prandiales sont aux prises avec un imaginaire social différent. Au sortir de la deuxième guerre mondiale, le gaullisme avait offert à la France un nouveau grand récit historico-épique consensuel. Offrant un curieux mélange de romantisme patriotique et de messianisme historique, exaltant son chef/héros, il rétablissait la continuité historique du pays en effaçant la défaite de 1940 et en voilant l'ampleur de la collaboration sous le régime de Vichy. Poursuivant le but de créer une forte unité nationale dont le président allait bientôt (en 1958) devenir la figure de proue (figure jupitérienne, dirait-on aujourd'hui), le gaullisme cultivait l'ordre, la hiérarchie, la stabilité, et la narrativité héroïque qui l'habitait faisait de la

Libération de 1944 la conséquence logique de la révolte de Vercingétorix contre l'occupant en -58 Or, ce grand récit historico-épique gaullois, et les valeurs, les images, les hauts discours qu'il charroie, va se décomposer progressivement entre 1958 et 1981. La France connaîtra alors une période de profonde mutation dont le clash socioculturel de « Mai 68 » est à la fois l'indice, la conséquence et l'avatar. Elle passera d'une société encore archaïque sur bien des points (économie, communication, système d'éducation) à une société plus moderne, plus individualiste, plus ouverte sur l'extérieur, plus multiculturelle. Les « Trente Glorieuses » (1945-1975 – l'expression est de Jean Fourastié) auront des effets bénéfiques, mais le pays sera traversé par des mouvements macroscopiques auxquels il s'adaptera moins par choix que parce qu'il les subira. Perte des colonies, développement accéléré des villes en phase avec la reconstruction du pays, vagues importantes d'immigration, américanisation de certaines pratiques sociales et commerciales, expansion de la société de consommation, accroissement des loisirs, développement des médias, impacts directs du capitalisme oligopolistique et d'une première phase de libéralisation internationale des échanges accompagneront ou provoqueront des changements profonds sur le plan des représentations et de l'imaginaire social, dont la montée relative du féminisme, l'influence grandissante de la culture populaire américaine (notamment en musique et au cinéma), la percée du libéralisme (giscardisme, rocardisme) et l'élaboration du « programme commun de la Gauche » seront des éléments significatifs. Les *Maigret* des années 1960 et les scènes prandiales qu'ils comprennent sont dans un rapport ambigu avec le gaullisme. D'une part, ils le tiennent à distance dans la mesure où ils sont très loin de l'historico-épique dont il vient d'être question et, s'ils parlent quelquefois d'un fait de guerre, ce n'est pas à la manière d'une geste. D'autre part, ils le confortent dans la mesure où ils approuvent le maintien de l'ordre, l'exigence de stabilité, le respect des hiérarchies et partagent avec lui maintes valeurs conservatrices (la reproduction traditionnelle des rôles sociaux de l'homme et de la femme particulièrement). Mais quand l'inspecteur s'attable, il apparaît clairement qu'il assume une fonction sociale spécifique, celle de veiller à maintenir un tissu social sans faille et à recoudre sans cesse les trous ou les mauvaises coutures que peut y faire le crime. C'est sa façon à lui de sauvegarder la cohérence et l'unité de la nation, en allant au bout des enquêtes comme à la fin d'une assiette bien sûr, mais aussi en célébrant les vertus de l'andouillette auvergnate (*La Folle de Maigret*), des tripes à la mode de Caen (*Maigret et monsieur Charles*) ou du fricandeau à l'oseille façon Louise, l'Alsacienne.

NOTES

1. Honoré de Balzac, *Falthurne* [1820], cité par Éléonore Reverzy et Bertrand Marquer (dir.), *La Cuisine de l'œuvre au XIX^e siècle. Regards d'artistes et d'écrivains*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2013, p. 5.
2. Sur ce lien entre Javert et le dandy, voir Jacques Dubois, « L'affreux Javert. *The champ you love to hate* », in Lucien Dällenbach et Laurent Jenny (dir.), *Hugo dans les marges*, Genève, Zoé, 1985, 202 p.
3. Sa sœur a enlevé le morceau de lard qui y flottait pour le donner à ses enfants affamés.

4. La nourriture du prisonnier était au cœur de l'intrigue dans *Claude Gueux*, dont le héros préfigure certains traits de Valjean.
5. Ce vin, qualifié de « cher » par le narrateur, ce qui indique que Myriel considère Valjean non comme un pestiféré social, mais comme un être humain et un invité, est un Côtes-du-Rhône aujourd'hui appelé Saint-Joseph.
6. Un titre de chaque auteur(e) cité(e) : Donna Leon, *Mort à la Felice*, Paris, Calmann-Levy, 1997, 283 p. (la romancière a aussi publié *Brunetti passe à table*, livre de recettes de son personnage, au même éditeur en 2011) ; Michèle Barrière, *Souper mortel aux étuves : roman noir et gastronomique à Paris au Moyen Âge*, Paris, Agnès Viénot Éditions, 2006, 287 p. (chaque roman de la série des Savoisy est accompagné d'une liste de recettes d'époque) ; Jean-François Parot, *L'Énigme des Blancs-Manteaux*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2000, 430 p. ; Arnaldur Indridason, *La Femme en vert*, Paris, Métailié, 2006, 296 p. ; Christine Brouillet, *Le Poison dans l'eau*, Paris, Denoël, 1988, 216 p. ; Maryse Rouy, *L'Affaire Guillot, Les Chroniques de Gervais D'Anceny*, Montréal, Druide, 2016, 330 p.
7. Voir par exemple *Le Camp des morts* [traduit par Sophie Aslanides], Paris, Points, 2017 [2009], 405 p.
8. Pour une définition de ce concept, je renvoie à ces travaux antérieurs : *Imaginaire social et folie littéraire. Le Second Empire de Paulin Gagne*, Montréal, PUM, 2008, 384 p. et *La Mélancolie des Misérables. Essai de sociocritique*, Montréal, Le Quartanier, 2013, 310 p.
9. Cf. Gilles Henry, *La Véritable Histoire du Commissaire Maigret*, Condé-sur-Noireau, Éditions Charles Coulet, 1989, p. 56 et ss. ; Jacques Baudou, *Les Nombreuses Vies de Maigret*, Lyon, Les Moutons électriques, 2007, p. 267 et ss.
10. Jacques Baudou, *op. cit.*, p. 267-270.
11. Georges Simenon, *Maigret et le voleur paresseux*, Paris, Le Livre de poche, 1961, p. 107.
12. *Ibid.*, p. 108.
13. *Ibid.*, p. 27.
14. Benoît Denis a remarquablement montré que, dans certains romans des années 1960 (*La Patience de Maigret* [1965], notamment), « des univers sociaux en apparence étanches les uns aux autres sont néanmoins susceptibles de communiquer au point de permettre la formation d'une association criminelle presque indétectable » (« Paradis perdus. Nostalgies urbaines chez Georges Simenon et Léo Malet », dans Benoît Denis et Pierre Popovic [dir.], *Une cité entre deux mondes. La ville dans les arts et la littérature en France de 1958 à 1981*, Montréal, Nota Bene, 2015, 221 p., p. 15-36). L'action de Louise Maigret et l'organisation collective qu'elle sous-entend sont le contraire absolu d'une telle association criminelle et de ses besoins d'étanchéité apparente.
15. Georges Simenon, *L'Ami d'enfance de Maigret*, Paris, Presses de la Cité, 1968, p. 129-130.
16. À propos d'une certaine Rosalie Bourdon dans *Maigret et le voleur paresseux*, p. 109.
17. À propos du corps d'une femme assassinée dans *L'Ami d'enfance de Maigret*, p. 19.
18. *L'Ami d'enfance de Maigret*, p. 137.
19. Georges Simenon, *Maigret et monsieur Charles*, Paris, Presses de la Cité, 1972, p. 9 (le mot « gros » jurant bien entendu avec le nom du commissaire.)
20. Georges Simenon, *La Folle de Maigret*, Paris, Presses de la Cité, 1970, 188 p.
21. Jean-Claude Izzo, *La Trilogie Fabio Montale. Total Khéops. Chourmo*. Solea, Paris, Gallimard, 2006, 806 p.
22. Pour une analyse complète de la représentation de Marseille dans *Chourmo*, voir Bernabé Wesley, « *Chourmo*, la nostalgie d'un autre présent », in Émilie Brière et Pierre Popovic (dir.), *Études littéraires : « Montréal, Paris, Marseille : la ville dans la littérature et le cinéma contemporains. Plus vite que le cœur des mortels »*, vol. 45, n° 2 (été 2014), p. 121-134.
23. Jean-Claude Izzo, *Chourmo*, dans *La trilogie Montale*, p. 41-42.
24. *Total Kheops*, dans *La Trilogie Montale*, p. 303.
25. Cf. « Les petits farcis étaient [...] délicieux. Honorine [...] possédait un merveilleux tour de main pour que viandes et légumes restent moelleux. C'était toute la différence avec les petits

farci des restaurants. La viande était toujours un peu trop craquante sur le dessus. Sauf peut-être au Sud du Haut, un petit restaurant du cours Julien où l'on pratiquait encore la cuisine familiale. » (Solea, dans *La Trilogie Montale*, p. 749)

26. Que nomme directement la dédicace de *Chourmo* : « À la mémoire d'Ibrahim Ali, abattu le 24 février 1995 dans les quartiers nord de Marseille, par des colleurs d'affiches du Front national. » Cette dédicace suit une épigraphe attribuée à Rudolph Wurlitzer : « C'est une sale époque, voilà tout. »

RÉSUMÉS

Tant dans les *Maigret* des années 1958-1970 que dans *La Trilogie Fabio Montale*, l'élaboration du personnage de l'enquêteur mangeant est en phase avec des enjeux sociopolitiques et l'imaginaire social qui l'entoure. Au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, les *Maigret* de Simenon et les scènes prandiales qu'ils comportent entretiennent un rapport ambigu avec un gaullisme historico-épique : d'une part, ils le tiennent à distance et d'autre part, ils le confortent en approuvant le maintien de l'ordre, l'exigence de stabilité, le respect des hiérarchies et partagent avec lui maintes valeurs conservatrices. Quand l'inspecteur s'attable, il assume la fonction sociale de sauvegarder la cohérence et l'unité de la nation, en allant au bout des enquêtes comme à la fin d'une assiette. Dans les fictions de Jean-Claude Izzo, les scènes de repas contribuent à l'émergence du récit collectif de la ville de Marseille : multiculturalisme, ouverture sur le monde, hospitalité, culturalité, tolérance, harmonie écologique, universalité — capable de s'opposer à des forces très puissantes qui imposent leur propre récit idéologique — néolibéralisme, racisme, intolérance religieuse, domination des mafias —. Leur domination est si forte que l'idéal incarné par Fabio Montale ne peut triompher mais survit, parfois là où nul ne l'attendrait : par exemple dans la cuisine marseillaise.

In *Maigret* stories of the 1958-1970 period and in *La Trilogie Fabio Montale*, the detective character is shown eating in a way resonating with socio-political issues and the surrounding social imaginary. After the Second World War, Simenon's *Maigret* stories and their meal scenes are ambiguously linked with gaullism seen as an historical and epical phenomenon : on the one hand, they keep their distance, and on the other they comfort it by approving of order keeping, an exigence of stability, hierarchical respect and they share with it many conservative values. When Simenon dines, he's in charge of safekeeping the coherence and unity of the nation, by seeing his meals and his investigations to the end. In Jean(Claude Izzo's fictions, meal scenes contribute to a collective tale of Marseille city : multiculturalism, openness to the world, hospitality, culturality, tolerance, ecological harmony, universality — that are able to fend off very powerful forces driving their own ideological story — neoliberalism, racism, religious bigotry, maffias. Their power is so strong that the ideal embodied by Fabio Montale cannot prevail, but it lives on, sometimes in unforeseen places : as in Marseille cuisine.

INDEX

Mots-clés : Maigret, Montale (Fabio), enquêteur, imaginaire social, gaullisme, idéologie, Marseille, roman policier, scène prandiale

Keywords : Maigret, Montale (Fabio), detective, social imaginary, gaullism, ideology, Marseille, detective story, meal scene

AUTEURS

PIERRE POPOVIC

Pierre Popovic est professeur à l'UQAM (Québec). Son enseignement et ses recherches portent sur la sociocritique et les théories de l'imaginaire social, explorant les littératures québécoise et française des XIX^e et XX^e siècles. Il a participé avec la romancière Michèle Barrière à la table ronde du festival Lac 2016 sur le thème : « Cuisiner (le lecteur) dans le roman policier », analysant la manière dont la cuisine s'invite dans le roman policier.